

## DANS LES MONTAGNES

### III

#### LES CEVENNES

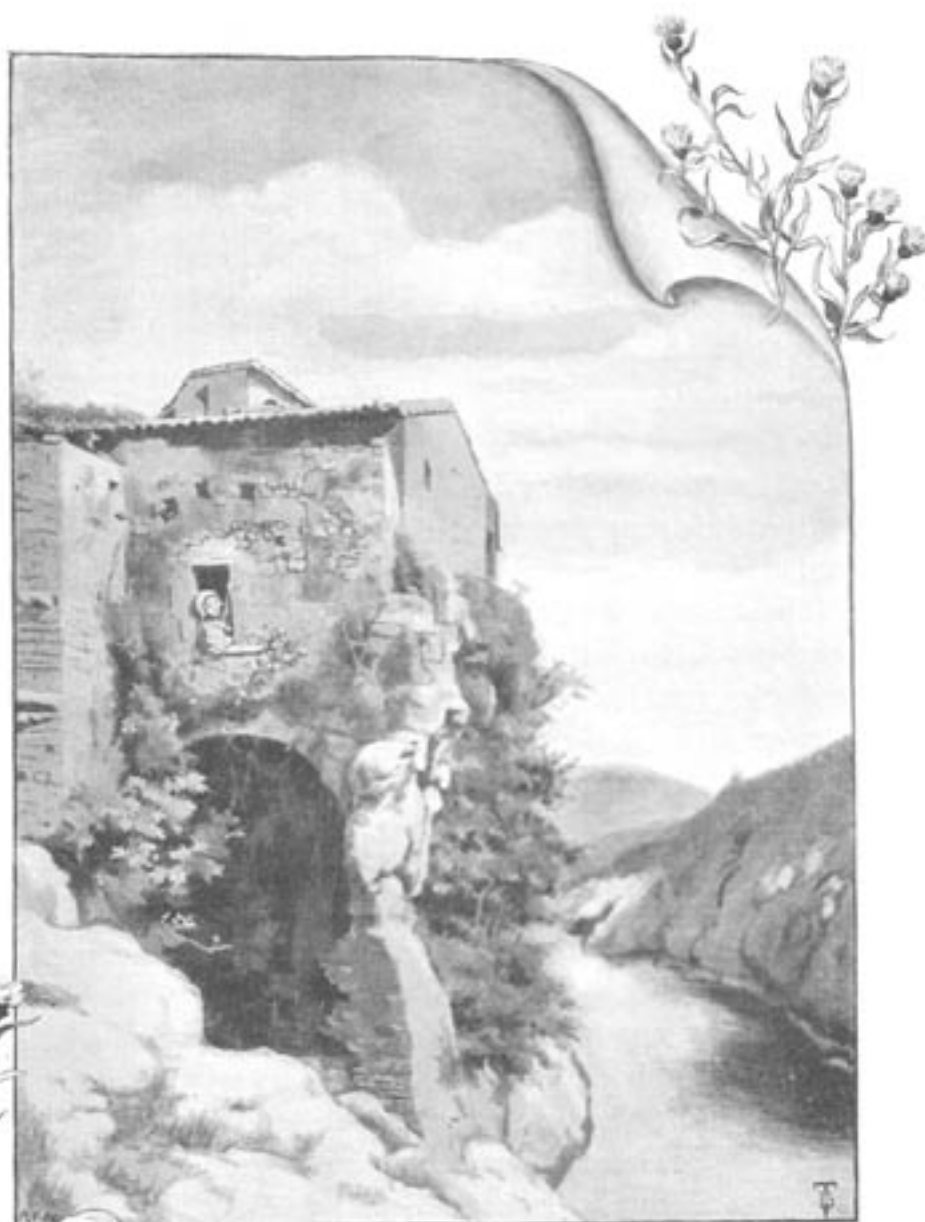
D'Albi au sommet culminant du Plateau central, ce « toit de la France », la route est facile et déserte : il suffit de remonter les rives du Tarn jusqu'aux merveilleuses gorges serties dans les parois du causse de Sauveterre et du causse Méjean. Mais il nous plaît d'entrer dans les Cévennes par une autre voie moins connue, déjà plus sauvage. Et le train nous conduit dans l'âpre région de plaines peu fertiles et de collines calcaires isolant des vallées profondes où s'espacent les industrieuses Graulhet, Lautrec, Castres : celle-ci presque au pied de la Montagne-Noire.

Castres, cité laborieuse, semble prospère et riche. Autrefois l'un des boulevards, l'une des places fortes et privilégiées du calvinisme, le travail aujourd'hui l'occupe tout entière. Ses filatures de laine, ses fabriques de draps ses fonderies, ses teintureries, ses faièneries, ses broseries, ses minoteries, ses ateliers de bonnets grecs, font vivre trente mille habitants. Elle est aussi quelque peu savante et littéraire, ayant les loisirs de la fortune. L'artiste en aimera les quais de l'Agoût, bordés de maisons de bois caduques, multicolores, dont chaque étage est une terrasse fleurie ; c'est l'unique concession d'une ville austère à la ligne pittoresque. Cependant un donjon enclavé dans le collège, un débris de l'enceinte et la tour de l'ancien palais épiscopal, qui marque les heures à l'hôtel de ville, installé dans ce même palais, somptueusement édifié par Mansart, représentent un peu, avec deux ou trois hôtels de la Renaissance, des annales héroïques et brillantes.

Autour de Castres l'industrie règne en souveraine, la nature et l'art lui obéissent. Une usine occupe l'emplacement et utilise les restes du château de Saint-Pierre-de-Burlats, où la belle comtesse Adélaïde de Burlats, fille du comte de Toulouse Raymond V, rivalisait avec les troubadours de grâce ingénieuse et d'esprit enjoué. Les mines de Brassac et des carrières de granit exploitent le plateau de Sidobre, le site convulsé où l'Agoût disparaît quelquefois sous des blocs de granit micacé amoncelés en tas prodigieux dans les ravins de son lit. On produit davantage encore à Mazamet, émule et rivale de Castres depuis qu'en 1830 M. Houlès y importa la fabrique de l'article « nouveautés ». Mazamet groupe sur les bords de l'Arnette, au pied de

la Montagne-Noire, cinquante manufactures de draps et quarante-cinq mille broches, confectionnant toutes les variétés des tissus de laine, la fantaisie, l'étoffe de velours, le castor, le cadis, l'alpaga et le cuir-laine, en assez grande quantité pour approvisionner les ouvriers du Midi de vêtements de travail. Cette ruche extraordinaire essaime aux environs. Dourgne en est une humble dépendance, et aussi Saint-Amans-Soult, patrie et sépulture de l'illustre héros du premier Empire, maréchal Soult, duc de Dalmatie, qui, gloire et fortune faites, revint finir ses jours près de leur berceau, dans le château de Soult-Berg (1769-1850).

La chaîne de la Montagne-Noire, — noire sous l'épais manteau de ses forêts, — atteint à trois ou quatre lieues de Mazamet son point culminant, le pic de Nore, dont l'ascension est aisée par le chemin du val de l'Arnette, avec lequel on s'élève doucement à travers les taillis de châtaigniers à douze cent dix mètres d'altitude. De là vastes et diverses perspectives, tour à tour sombres et lumineuses : au nord les plaines du Thoré, traversées de collines vineuses, puis la montagne de Lacaune aux grasses pâtures ; au sud, les plaines que fécondent l'Aude et le canal du Midi, la chaîne



des Corbières, les cimes chauves des Pyrénées, nacres immobiles de l'horizon ; à l'occident, les premiers contreforts de la Montagne-Noire et le bassin de Saint-Ferréol, leur merveille.

Moitié par le chemin de fer, moitié par des sentiers de montagne, on peut arriver sans fatigue au bord de ce principal réservoir de la grande voie de communication entre l'Océan et la Méditerranée, créée par le génie de Paul Riquet. Excursion savoureuse s'il en est ! Sous l'ombre des hêtres, des sapins et des châtaigniers, on gravit et on redescend les hauteurs au bas desquelles coule la Rigole de la montagne chargée des eaux captées à l'Alzau, qui viennent accroître celles du Lampy-Vieux et du Lampy-Neuf, captées aussi près de leurs sources, contraintes d'emplir deux réservoirs, pures images de solitudes agrestes et parfumées. La Rigole contourne les roches et les bois, évite les obstacles, parfois les franchit en cascades, se

coule dans le défilé du Conquet, traverse le Plo de la Jasse, s'accroît du tribut forcé du Sor, exquise rivière, passe au rustique hameau des Cammazes ; et voici la vallée du Landot, où elle se verse dans l'immense bassin de Saint-Ferréol, creusé pour contenir six mille trois cent soixante-quinze mètres cubes d'eau. Ce lac artificiel, embelli par les pelouses et les massifs d'un parc dont il réfléchit les sapins et les hêtres dans son immobile cristal, une digue de barrage, longue de huit cents mètres, haute de trente-deux, épaisse de soixante-dix, le retient ; un système de vannes, de robinets et de bondes permet de le vider ; la Rigole de la plaine en alimente sans cesse le canal du Midi, et certains jours de l'année il offre aux yeux des fêtes charmantes : c'est, dans les souterrains de la digue, l'eau, tout à coup lâchée, se précipitant sous les voûtes avec la fougue d'une avalanche et le bruit de la foudre ; c'est l'étincelant jet à vingt-cinq mètres de hauteur de l'eau dardée par la pression du canal d'en haut, ou encore, si des crues subites l'enflent à déborder, c'est la splendide cataracte par laquelle il plonge dans la vallée jusqu'à ce qu'il ait repris son paisible niveau.

Devant la simple grandeur de ces ouvrages successifs, si remarquables pour le temps où ils furent conçus, l'esprit se reporte invinciblement au XVII<sup>e</sup> siècle, dont toutes les créations eurent cet aspect de noblesse et de majesté dans l'utile et le pratique. On savait alors, art perdu peut-être à jamais, soumettre la nature à l'homme sans la torturer et la contrarier sans l'enlaidir, la modeste science de l'ingénieur servant la civilisation sans attrister la vie. Un charme pénétrant se dégage de cet ensemble de choses positives, agréables à voir, calculées avec largeur, encadrées par d'admirables paysages, animées par des machines puissantes et souriantes. Honneur au génie de Riquet, inventif, généreux, persévérant, obstiné, victorieux ! honneur aux talents de son collaborateur Andreossi ! Tous deux, de 1666 à 1681, en furent auteurs, et la muse du grand Corneille et de Boileau chanta leurs travaux. Mais ici quel monument leur assure l'hommage de la postérité ?

Si le lecteur veut réponse à cette question, qu'il suive la Rigole de la plaine et s'arrête où elle débouche dans le canal du Midi, au pied des singulières éminences appelées pierres de Naurouze, « dont une prophétie de Nostradamus a dit qu'elles annonceraient la fin du monde lorsque se fermeraient leurs fissures. » Au sommet de ces pierres un obélisque célèbre la gloire de Riquet, qu'à sept lieues de Saint-Ferréol, vers le sud-est, à la prise d'eau de l'Alzau, une inscription gravée sur un bloc de granit posé sur deux socles, l'un de granit, l'autre de basalte, publie de manière encore plus éclatante :

« *Louis XIV régnant, Colbert étant son ministre, ici, l'an 1665, P.-P. Riquet s'empare des eaux de la Montagne-Noire, les conduit à Naurouze et résout le problème de la jonction des deux mers. L'an 1666, seul il ose entreprendre ce grand ouvrage et répond du succès. L'an 1681, des barques chargées passent de l'Océan à la Méditerranée.*

« *A la mémoire de Pierre-Paul de Riquet, baron de Bonnepos, hommage de respect, d'admiration et de reconnaissance de L.-C.-V. de Riquet, duc de Caraman, pair de France, lieutenant général des armées du roi, chevalier de ses ordres, ancien ambassadeur, 1827.* »

Aujourd'hui si le canal des Deux-Mers, négligé, presque délaissé par le commerce et vaincu par la conquête des chemins de fer, coule silencieux et oisif entre les ombrages des cyprès, des peupliers ou des platanes, la gloire de Riquet n'en est pas diminuée, et tout Français ratifie cet acte de reconnaissance.

Assez près de Saint-Ferréol, au pied de la Montagne-Noire et dans la jolie vallée du Sor, Sorèze enclave, dans le collège dirigé par les dominicains, une tour de l'ancienne *abbaye de la Paix*, que fonda Pépin le Bref en 764, et remplaça au XVI<sup>e</sup> siècle, après les désastres de la Réforme, un autre collège établi par les bénédictins pour lutter contre l'académie protestante de Puylaurens. En celle-ci l'on enseignait l'hébreu, le grec, la théologie, comme à Genève. Sorèze se régla sur la chrétienne université de Paris ; l'étude des belles-lettres et des sciences sacrées y fut aussi poussée que dans l'altière et voisine cité calviniste. On y formait des gens du monde ; douze jeunes nobles y étaient élevés gratuitement. Non détruite par la Révolution, l'institution avait encore au commencement du siècle cinq cents élèves et cinquante professeurs. Mais elle périssait, s'effaçait en 1854, quand, sous l'ardente impulsion du R. P. Lacordaire, le tiers ordre de Saint-Dominique entreprit de la relever. L'illustre prédicateur consacra les dernières années de sa vie à cette noble tâche et mourut au sein de son oeuvre accomplie et florissante, en 1861.

La chaîne de la Montagne-Noire s'abaisse à l'orient du pic de Nore ; la riante vallée du Thoré s'allonge entre elle, les monts de l'Espinouse et les hauteurs du Minervois. Notre route se poursuit à travers ces massifs, fraîche, onduleuse, variée par les attraits du voyage. Il en est d'irrésistibles. Tels les gorges de Brian et de la Cesse, et le beau site de Minerve, d'où saint Rustique exila la déesse de la sagesse, antique patronne de la cité. Minerve y eut peut-être jadis un modeste parthénon ; mais au sommet du rocher que ce temple devait couronner gisent seulement les ruines d'un castel brûlé par Simon de Montfort avec tous ses défenseurs, et au-dessous de ces murailles écharpées sortent d'une bouche énorme les flots de la Cesse, qui, un peu en deçà, entrait dans la colline par une voûte triomphale de quarante mètres de hauteur. Harmonieuses rudesses de formes et de sonorités, violent contraste de néant et d'agitation, dont l'âme est toute remuée.

Au long de l'Espinouse, le Jour, l'Orb roulent leurs eaux claires, où se plaisent les truites, et le chemin en suit les rives. Sur elles pèse l'ombre gigantesque des cimes altières, le Signal de Saint-Pons, le Somail, le Caroux, montagnes de mille à onze cents mètres tout au plus, mais si raidement érigées qu'elles font illusion. Combien le voyageur serait déçu s'il les voyait de l'autre versant, celui du nord, se traîner en longues pentes molles, déchues, humiliées, changées en vulgaires pâtures ! Ici elles sont l'orgueil du paysage ; tapies à leurs pieds, Saint-Pons, Saint-Chinian, semblent d'abord toutes noires et muettes, comme plongées dans la nuit et le sommeil ; mieux connues, elles montrent la vive humeur méridionale et des moeurs hospitalières. Leur voisine, Lamalou, aux eaux bienfaisantes, est franchement agréable à l'étranger : cité-oasis des montagnes rudes, déchiquetées, farouches, où les êtres indigents ont des allures sauvages, parlent un patois rocailleux, rauque, habitent des huttes, se nourrissent de pain noir et dur, de fromage aigre fait avec le lait de leurs brebis. Égaré parmi eux, le voyageur éveille leur défiance ; ils l'évitent, le fuient. Dans leurs villages escarpés, battus des vents, couverts de neiges pendant des mois ou brûlés du soleil, la civilisation arrive à peine. Ils représentent l'âge primitif de l'humanité, comme leur terre de granit et de schiste l'âge primitif du monde. Ne voit-on pas encore verdoyer aux monts Garrigues quelques maigres bosquets de chênes-kermès rabougris (*garrus*), vestiges des anciennes forêts de la Gaule avant les Gaulois, qui lui

ont donné leur nom ?

Les Garrigues, le grandiose massif des hautes Cévennes qui s'élève au delà, vers l'est, la cime de l'Espeyrou, le dôme de l'Aigoual, bordent les immenses causses du plateau central, tables de granit presque planes, hautes partout de huit cents à neuf cents mètres, découpées, taillées par d'antiques glaciers dont subsistent aujourd'hui des rivières bleues coulant dans des gorges belles à ravir. Entre la Jonte et la Dourbie, s'étale le causse Noir, que prolonge au sud le frigide Larzac ; la Jonte et le Tarn sculptent les parois du causse Méjean, et au delà, jusqu'aux rives du Lot, s'espace la solitude du causse de Sauveterre.

Naguère peu connue, encore moins visitée, la région des causses appartient maintenant au « tourisme » Tous les ans, par théories toujours plus nombreuses, les étrangers et même les Français explorent les gorges du Tarn, entrevoient les autres, s'extasient aux roches fantastiques de Montpellier le Vieux, descendent dans les abîmes resplendissants de Dargilan et de Bramabiau. Nous avons fait comme eux, nous le ferons encore ; ce sont tableaux, visions dont on ne se lasse point.

D'où nous sommes, le chemin, à franchir très vite dans les pauvres terres, chez les pauvres gens du Ségala, — cultivateurs et mangeurs de seigle et de châtaignes, qu'ils arrosent de cidre, — ce chemin passe, à la frontière du Larzac, par Camarès, proche des thermes antiques de Sylvanès, le vieil évêché de Vabres, Saint-Afrique juché sur une roche dominant le cours de la Sorgues, limpide et jolie comme son homonyme vauclusienne, et il conduit à Roquefort, centre riche et vivant de la seule industrie du Larzac.

C'est pour Roquefort, pour ses fabriques de fromages marbrés, que des centaines de troupeaux de brebis et de chèvres paissent l'herbe menue croissant parmi les fougères, sur le vaste plateau de granit sec, aride, où ces milliers d'animaux ne trouvent souvent pas une goutte d'eau pour étancher leur soif, et d'ailleurs s'accoutument à ne pas boire. La montagne de Roquefort reçoit dans les trente-quatre caves et les grottes creusées à sa base, dans le roc, les pains lactés que l'on y range par tablettes ou *champs*, en prenant soin de les écarter, de façon que l'air puisse librement circuler entre eux. Seuls ces courants d'atmosphère, ces *fleurines*, leur donnent, on l'assure, les veines, le goût et l'arome estimés des délicats ; car ils s'imprègnent, en traversant les roches poreuses, des sels ferrugineux du sol qu'ils insinuent dans les fromages, où ils transparaissent en sillons bleuâtres plus ou moins foncés.

L'industrielle et propre Millau, qui vit également du Larzac, dont les chèvres lui fournissent la matière première de ses ganteries, mégisseries, chamoiseries, devient le rendez-vous des touristes, en excursions chez les caussenards. Qu'une promenade en ses environs nous montre les cascades de Creissels, les chutes de Saint-Rome, le hameau de Monna, gardien du manoir où naquit l'illustre de Bonald, et le train nous conduise ensuite, par la féodale Séverac-le-Château, à Mende, centre de la Lozère et des causses, cité grise, morne, emblématique du plus aride pays de France.

Mende, c'est une cathédrale. Une cathédrale massive, lourde, sombre, que dominant deux clochers, deux tours énormes, serrant, étouffant une façade nue, trouée au milieu d'une rosace comme d'une orbite sans regard. Mende la dénuée ne nous a pas laissé d'autre image, et les élégances du plus haut clocher, à tourelles et pinacles sveltes, à flèche légère et ciselée, nous en représentent toute la grâce. C'est aussi le véritable, le seul monument historique de la capitale des seigneurs évêques, vicomtes de Grèges et comtes du Gévaudan, en vertu de la bulle d'or

délivrée par Louis VII. Devant le parvis se dresse la statue du plus célèbre de ses pontifes, son fondateur, Guillaume de Grimoard, élu pape en 1362, sous le nom d'Urbain V. Si Mende eut jadis plus et mieux, ce superflu disparut avec les atroces guerres de la Réforme, menées avec l'obstination, la rigueur du caractère cévenol, si ferme dans son irréductible probité. Ce fut alors massacre sur massacre, rapine sur rapine, qui vidèrent jusqu'aux moelles de la maigre province. Après les tueries et les pillages du capitaine Merle, qui chargea quarante mulets de ses vols en meubles et en argent ; après les extorsions d'un Joyeuse et d'un Montmorency, qui s'en fit octroyer cent mille livres pour la rendre à Henri IV ; surtout après l'impitoyable guerilla des Camisards, il ne lui resta plus que les os. Elle ne s'est pas relevée de pareils désastres ; s'en relèvera-t-elle jamais ? Du moins l'été lui sourit, la tire de l'ombre et du silence, lui apporte quelque fortune ; elle compte parmi ses fastes les plus justement vantés.

L'heure du départ sonnera dans un moment. Veut-on la retarder, il est possible d'intéresser ses loisirs aux alentours, à Marvejols, à Javols, l'antique *Andertum* des Gabales, la *Civitas Gabalorum* des Latins, au mausolée gallo-romain de Lanuéjols, aux dolmens partout érigés et respectés dans une contrée de population rare, disséminée sur de grands espaces. Mais ces vestiges de l'histoire ne sont point ce qui attire, en Gévaudan, sur les traces des longs enfantements de la terre, des convulsions plutoniques, des naufrages diluviens, partout inscrits sur l'épiderme des causses, semé de cailloux comme le désert de sables et la mer de galets. Nous allons dans les cluses du Tarn.

Une jeune dame américaine, qui venait de lire dans la *Revue Mame* le récit d'une excursion au *Parc national de Yellowstone*, nous disait, avec un joli sourire de défi

« Avouez que vous n'avez en France rien de comparable à ces merveilles ? »

— Je m'en garderai bien, madame.

— Chauvin ! Vous craignez d'humilier l'amour-propre national.

— Pas du tout ; la vérité m'est plus chère encore que la patrie.

— Que pouvez-vous nous opposer ?

— Plus d'un site, moins vaste, mais plus grandiose ou moins grandiose, mais plus charmant.

— Citez, je vous prie.

— Connaissez-vous les gorges du Tarn ?

— Point.

— Tant mieux ! Vous les découvrirez, et votre plaisir s'en augmentera. C'est ce qui rappelle le plus ici vos superbes cañons des monts Rocheux. Seulement, ne pensez pas revoir dans notre vieil Occident, où la nature même est civilisée, le spectacle terrible et magnifique de puissantes forces déchaînées, de furieux torrents tombant de roches gigantesques ; nos cañons vous laisseront l'impression d'une solitude moins farouche que le bois de Boulogne à la nuit close, et d'une navigation accidentée, mais sans péril, sur des eaux infiniment plus pures que celles de la Seine.

— J'irai voir les gorges du Tarn.

— Elles sont visibles du 1er mai au 30 septembre, ne l'oubliez pas. »

L'aimable étrangère promet de se souvenir : s'est-elle souvenue ? Je l'ignore. Mais je tiens pour certain que si elle l'a fait, les gorges du Tarn se placèrent dans son esprit à côté des plus rares beautés pittoresques du nouveau monde.

Que le lecteur veuille bien s'y transporter avec nous.

La patache du courrier gagnera, par les continuels lacets d'un chemin de montagne, le plateau déjà frigidé du causse de Mende, où des vignes achèvent de mourir à côté de belles moissons de céréales, où les châtaigniers croissent sur les pentes et les chênes sur les hauteurs. Mais l'altitude s'élève, monte de mille à onze cents mètres ; peu à peu s'efface la campagne fraîche et fertile, ce n'est bientôt plus qu'une tache verte au bout d'une immense solitude, et cette tache même disparaît, le désert du causse de Sauveterre remplissant tout entier l'horizon morne.

On roule dans la plaine pierreuse, sans eau, sans arbres, sans ombre, où par endroits de mièvres cultures de sarrasin, d'orge, d'avoine et de pommes de terre, arrachent un peu de sève à l'avarice du sol.

On roule interminablement, fouetté par le vent glacial des hauts sommets, qui vous gèle les os, sous l'impuissant soleil d'août. Tout à coup, à courte distance du hameau de Sauveterre, misérable amas de tanières humaines, pressé autour d'une citerne, d'une *lavogne*, le plus souvent tarie, le causse dévale, le terrain s'échancre et cède, une pente tombe au long d'un fossé rapide. Du bord de la subite excavation, les regards aperçoivent les bords abrupts d'un autre causse, le causse Méjean, séparé par un abîme de plusieurs centaines de mètres de profondeur du causse de Sauveterre. C'est dans cet abîme que le Tarn roule ses flots d'azur et d'or. La patache le descend, en côtoyant des ravins taillés à pic, jusqu'au village de Sainte-Énimie, assis en amphithéâtre contre ses énormes parois.

Auprès de l'enfer des causses, Sainte-Énimie semble ravissant, lui dont les blanches maisonnettes festonnées de roses, de pêchers, de vignes, se mirent dans le Tarn, sonore au fond des gorges du bruit, doublé par l'écho, que mènent les chutes des sources de Burle et de Crassac. D'autant plus qu'à ce joli tableau les ruines ogivales d'un monastère ajoutent l'intérêt romantique des lieux très anciens, poétisés par la légende.

Telle fut la légende de sainte Énimie, fille de Clotaire II et sœur de Dagobert : Sollicitée au mariage, bien qu'ayant fait vœu de chasteté, cette fervente Mérovingienne avait prié Dieu de l'enlaidir pour écarter les prétendants. Dieu l'exauça : une lèpre horrible dévora son corps, rongea son visage. Lors, effrayée, elle se repentit, et, de la part de Dieu pitoyable, un ange lui prescrivit d'aller se baigner dans les eaux de la fontaine de Burle, chez les Gabales. Elle obéit, guérit, et voulut aussitôt partir ; mais le mal affreux la reprit et l'obligea de revenir à la fontaine, où derechef elle obtint guérison. Une fois encore, puis une autre, elle s'éloigna, retomba malade en chemin, recourut aux flots bienfaisants. Enfin, comprenant le dessein du Ciel et qu'il lui fallait renoncer au monde, elle s'occupa de bâtir un couvent destiné à perpétuer la mémoire du miracle, et se retira, pour faire pénitence et mourir, dans une grotte encore assignée à sa sépulture.

C'est de Sainte-Énimie, où l'on cueille et distille la suave lavande, qu'un service de bateaux, régulièrement organisé, permet de descendre le Tarn, venu du mont Lozère par Florac et Ispagnac couler dans la gorge extraordinaire ouverte entre les lèvres du causse de Sauveterre et du causse Méjean.

« Demain à l'aube, vous annonce l'obligeant aubergiste Saint-Jean, nos bateliers vous conduiront à Saint-Chély ; ce sera la première escale de votre navigation, les trois autres, desservies chacune par d'autres barques et d'autres bateliers, étant la Malène, Saint-Préjet

et le Rosier. »

Et ce matin se lève, augure d'un jour splendide. La barque vous attend, balancée par les eaux violettes. Munis de longues gaffes, les bateliers la poussent au large, l'avancent dans le courant tortueux, encombré d'écueils où, sans leur adresse, elle se briserait. Elle glisse, ondule comme un cygne, d'un mouvement vif, insensible, charmant. Rêvez-vous ? Peut-être ; car une atmosphère de rêve vous enveloppe. Une légère brise flotte sur le Tarn, un voile de vapeurs diaphanes émoissant les angles des roches brutales, fondues dans l'harmonieux contour du paysage indécis, et, aux premiers rayons du soleil, Saint-Chély encadre dans une crique les maisons étincelantes de candeur et les verdure tendres d'un village d'opéra.



Gorges du Tarn. - Le Pas-de- Soucy.

On s'arrête, on repart. Métamorphose ! Le soleil, déjà brillant et chaud, aspire les vapeurs étendues sur la vallée ; elles montent vers lui comme des âmes blanches dans les rêves pieux, s'évanouissent, ou, çà et là déchirées dans leur vol, pendent, flocons impalpables, aux branches des sapins, aux pointes des rocs. Soudain réveillée, la vie dévêt les choses de leur voile de mystère et d'intimité. Tout prend forme, couleur et voix ; en reliefs tourmentés et grandioses, les dolomies se dressent ou se profilent ; la rivière s'anime, réfléchissant avec une étonnante précision, une mobilité infinie, les accidents presque insaisissables du ciel et les jeux les plus fugitifs de la lumière. Au pied des rochers, souvent des fontaines jaillissantes versent une onde glauque, nuancée de rose et d'azur, d'une limpidité et d'une splendeur incomparables. Ces nymphes, si belles en leurs robes féeriques constellées de topazes, de saphirs, de béryls et d'émeraudes, sont l'orgueil et la joie du paysage ; elles lui gardent, sous l'ardeur du jour, une douceur irrésistible. II



ne s'échauffe pas, il est éclatant et frais. Entre l'eau bleue et les sapins noirs se détachent des roches rouges les ruines grises et vertes de châteaux fantastiques : la Caze, Plagnols, Montesquieu, les moulins, les hameaux penchés sur l'abîme comme des nids de rapaces audacieux : Pougnaoires, Hauterive... En maints endroits des grottes s'ouvrent, abri des hommes qui en ont chassé les aigles ou les ours.

Escale au port de la Malène.

Maintenant vous saisit une impression différente. Les dolomies se rapprochent, hautes et farouches comme on ne les a pas encore vues, paraissant se joindre, souder le causse de Sauveterre au causse Méjean, et l'illusion est si vive, le mirage si parfait, que l'on songe à revenir sur ses pas pour trouver une issue. Voilà l'instant sublime du voyage, le plus puissant motif d'une symphonie délicieuse. En cette solitude, toutes les nuances se fondent en une teinte violette infiniment douce, tous les bruits s'apaisent en un silence qu'un souffle émeut. Poussée sans effort par les bateliers muets, la barque coule avec le courant sur la rivière placide, et, laissant avec elle aller l'imagination, on peut se croire égaré dans un coin inconnu de l'univers, séparé de tout le reste du monde par les gigantesques murailles au pied desquelles on navigue, et qui, brusquement détournées, plaquant sur la route une barrière que l'on dirait infranchissable, semblent vraiment marquer pour vous le « bout du monde ». Mais la barque découvre les *détroits*, et voici la grotte de la Momie, les sources de l'Isson, de la Sompte, les rochers de la Croze, les grottes des Baumes, les Étroits, et, par-dessus tout cela, deux formidables statues : le monolithe de l'Aiguille et le bloc de la Sourde. De ces roches délitées par les eaux, les morceaux s'entassent dans le Tarn en chaos prodigieux sur un espace de quinze cents mètres, nommé le Pas-de-Soucy ; ils en obstruent le cours, obligent la barque à s'arrêter et les touristes à gagner pédestrement le hameau des Vignes, avant-dernière étape du voyage.

Des Vignes au Rosier, les roches parsèment le lit du Tarn sans en interrompre le cours flottable, le resserrent seulement en des passes sinueuses, inattendues, difficiles, en des rapides où les bateliers lancent leur barque avec beaucoup d'adresse. Ce sont alors d'autres créations. Saturé de sérénité, de couleurs tendres, de mélodies cristallines et d'une navigation rose comme un poème de Watteau, on éprouve enfin la volupté du péril à courir. Quand les hardis nautonniers, précipitant leur barque sur les tourbillons de la rivière, doubleront ses rochers écumeux, un accès de frayeur vous sera permis, et vous aurez, mademoiselle, le droit de crier un peu. Ne va-t-on pas toucher un écueil, s'y briser ou chavirer ? Vous pouvez même, ô touriste, en souvenance des récits de Fenimore Cooper, évoquer les aventures des squatters et des boucaniers ; quelle ressource en cas de naufrage ! Mais votre ingéniosité ne sera pas mise à longue épreuve. Toute apparence de danger s'enfuit, et les hameaux le Cambon, la Sablière, Saint-Marcellin, se suivent, se pressent ; à gauche, déjà s'accuse la masse sombre du causse Noir ; à droite, on distingue les maisons du Rosier. Votre beau voyage est à sa fin, mais votre éblouissement dure encore ; de longtemps vous n'oublierez l'image radieuse que le spectacle des gorges vierges mit au plus profond de vos yeux<sup>1</sup>...

Nous avons vu pour la première fois les gorges du Tarn en 1890, et le récit de notre excursion parut la même année dans notre livre la Garonne (collection des Fleuves de France), auquel nous empruntons les notes dominantes de cette description, nos impressions, renouvelées depuis, n'en suscitant pas d'autres en nous.

Le voyage touche à sa fin, il n'est pas fini. En face le Rosier, de l'autre côté du Tarn et sur la rive gauche de la Jonte, le village de Peyrelau commande l'accès du causse Noir, — noir par ses résineux, sa luxuriante flore balsamique, — et de la route qu'il faut prendre pour aller à Montpellier le Vieux. On marche, on quitte la rampe tracée pour le désert, au point où la végétation du causse, épaissie, hérissée, semble vouloir enlacer dans ses mailles serrées et dérober à tous les yeux la grande merveille ensevelie dans un repli du sol. Vainement, de loin et de haut, nous cherchâmes souvent à l'apercevoir en nous servant de la boussole, de la carte et de la longue-vue : il nous fallut le secours du guide, qui guette les voyageurs à la ferme hospitalière de Maubert.

Voici Montpellier le Vieux, ville fantôme ! Dans l'aire apparente d'une enceinte imaginaire, une multitude de rochers énormes, d'un gris clair, rehaussé et brillanté par la sombre verdure des plantes vivaces poussées alentour, se dressent, se courbent, se penchent, s'arc-boutent, se superposent, évoquant l'aspect de citadelles écroulées, de terrasses renversées, de tours éventrées, de frontons ruinés, dessinant des temples antiques, des castels gothiques, et de monstrueuses statues bordant, l'on dirait, des avenues, des rues, des places. En réalité ce ne sont que bizarres dolomies, rongées, sculptées durant des siècles par les flots des mers jurassiques, et laissées là comme d'immuables témoins des cataclysmes anciens, mais tellement propices à l'illusion qu'on a pu donner aux plus saillantes les noms fameux Porte de Mycènes, Sphinx, Voie des Tombeaux, Porte des Lions, Forum, Tribune aux harangues, Château



Gorges du Tarn — Rocheblanc

Gaillard... Laissons ces jeux de la mémoire ! L'âme des morts illustres, audible dans les ruines du passé, ne hante pas le vaste groupe des pierres sans histoire. Froid aux reminiscences ambitieuses, notre plaisir s'anime d'errer entre elles, de fouler leurs touffes odorantes de linaires, d'euphorbes, de sauges et de myrtilles, de choisir les plus hautes et d'y grimper, et, parvenu non sans peine à leur faîte, d'en embrasser la masse cyclopéenne, symbole et poésie des tourmentes accomplies avant les hommes, dans le silence de l'infini.

Géologiquement moins anciennes, aussi curieuses que cette illusionnante Montpellier, les grottes de Dargilan et de Bramabiau appellent déjà dans ces parages, si longtemps solitaires, les foules enjouées des touristes, la première à cinq lieues, la seconde à huit lieues du

Quelques reminiscences de nos précédents voyages en France peuvent, pour les mêmes motifs, s'être présentées ça et là, sous notre plume, dans le présent livre.

Rosier ; l'une et l'autre d'une beauté presque unique. Au rapport de l'infatigable explorateur des causses, M. Martel, « le développement total des ramifications de la grotte de Dargilan atteint deux mille huit cents mètres ; elle ne possède pas moins de vingt salles mesurant vingt à cent quatre-vingt-dix mètres de longueur, dix à soixante-dix mètres de hauteur, une rivière de cent vingt mètres de cours et trois petits lacs ; sa plus grande branche (seize cents mètres d'étendue) descend à cent cinquante mètres au-dessous de l'entrée ; la stalagmite du clocher est peut-être la plus jolie qui existe... » Les diverses galeries portent des noms ingénieusement trouvés pour piquer la curiosité : « salles de l'Église, des Pieuvres, de la Mosquée, de la Tortue, de la Grande-Cascade, du Cimetière, du Tombeau... » Mais, pour les prudents, quel dommage ! « Ces splendeurs sont à peu près inabornables sans échelles de cordes ; le parcours en est difficile et dangereux. »

De même Bramabiau, - *bramabiaou*, beuglement de taureau, — nommée ainsi du bruit, grandi par l'écho des rochers, que fait la cascade de dix mètres de hauteur, dont la coulée violente s'est creusé « un tunnel de huit à douze mètres de hauteur, quinze à vingt mètres de largeur, et soixante-quinze à quatre-vingts mètres de longueur, ainsi que d'immenses cavernes étagées dont la différence de niveau d'une extrémité à l'autre est de près de cent mètres, et d'où les eaux descendent avec fracas en formant plusieurs cascades ».

Assez près de ces grottes, la Jonte va prendre source dans le sublime Aigoual, où naît aussi le Tarnon, pour s'écouler droit vers le nord par mille sinuosités sur la frontière orientale du causse Méjean. Profonde et rude région des Cévennes, la plus magnifique et la plus sauvage ! Là s'ouvrent les gorges presque impénétrables à leur début du Gardon de Saint-Jean, du Gardon de Mialet, de la Mimente, du Gardon de Dèje, de l'Hérault, de vingt autres rivières ou ruisseaux anonymes. Les géants Suquet, Aigoual, Espeyrou, ne se laissent adorer que difficilement, périlleusement, par qui n'est pas du pays, ne connaît pas leurs sentiers aux innombrables détours frayés parmi les roches humides, glissantes, et les forêts, refuges des loups. Mais, au midi surtout, la joie des excursions en rachète la peine : combien de sites étranges, de grottes, de cascades à découvrir, seul au hasard des rencontres si charmantes en été ! Aussi les voyageurs affectionnent comme lieu de départ vers les causses et le Tarn la plus gentille ville de ces montagnes, le Vigan, dont tout le Midi vante les châtaigniers centenaires et dont toute la France honore le héros. Quel patriote n'y voudrait saluer le bronze du chevalier d'Assas, prononçant, à l'instant suprême de la mort infaillible, les mots immortels : *A moi, Auvergne, voilà les ennemis !*

Du côté septentrional des hauts versants cévenols, la terre s'offre abrupte, revêche, terriblement, sauf le trait de lumière et de fraîcheur du Tarn, très joli encore à Florac, où il reçoit la toute ravissante fontaine du Pêcher, à Ispagnac, où jaillit la source de Vigos, et dans toute la cluse étroite, avant Sainte-Énimie, où Rocheblave, Quizac, le Buisson, Chambonnel, Montbrun, Charbonnier, Castelbouc, Prades, juchent de maisons enguirlandées et de ruines écharpées des falaises stupéfiantes de grandeur et de couleur. A l'orient de Florac, la haute vallée du Tarn sillonne le désert. Quelques amas de masures se cachent dans les couches des monts du Bougès, du Ramponnenche, de la montagne de la Lozère, au pied des pics ravagés, au bord des ruisseaux invisibles ; ils n'ont pas même de noms sur les cartes, et c'est tout. Mais un curieux patient retrouverait peut-être les cendres des cent quatre-vingt-dix-neuf villages brûlés sur ce théâtre désolé de l'effrayante



La vallée de la Jonte, au pied du contrefort du mont Aigoual.

guerre des Camisards. Aux bois d'Altefage, près du signal de Ventalon, commença cette guerre atroce dont le pays fut ruiné, dépeuplé à jamais. Que faire devant ces lamentables dépouilles de la nature et de la civilisation, sur le misérable plateau de la Lozère, dans ses ravins semés de rocs amoncelés ou épars ? Pas un être humain à qui parler, demander asile, et les seuls poteaux de granit se chargent d'indiquer sa route au voyageur aisément égaré.

Au delà, le Lot répand un peu la vie ; les pauvres thermes sulfureux de Bagnols, au confluent de la rivière et du Villaret, ont quelque chose du charme de l'Auvergne. Mais la montagne du Goulet suit de près la pierreuse vallée, et quoi de plus mélancolique que ses longues croupes clairsemées d'essences toujours vertes, d'ombrages monotones tendus sur l'horizon comme une draperie funéraire ? Il y a pire cependant, plus lugubre, plus nu, plus macabre c'est l'aride cause de Montbel, où règnent les vents sur une solitude horrible ; c'est aussi et plus encore l'affreux plateau de granit ironiquement nommé par la raillerie populaire « Palais du roi ».

Entre ce fallacieux « Palais du roi », les forêts de la Margeride et la forêt de Mercoire, le triste pays de Randon, — qui fut l'une des huit baronies du Gévaudan, — s'étend autour du rocher de Châteauneuf, au pied duquel finit en 1380 la glorieuse vie du bon connétable messire du Guesclin. Les Anglais tenaient alors le « chastel bel et bon », dont les ruines couronnent l'escarpement et dominent les maisons grises. Là, raconte la chronique rimée,

Là vinst siège Bertran entour et environ.

Et il somma la place de se rendre à merci, mais le chef de répondre

Si estes le plus preu et de plus grant renom  
L'omme qui à présent pust chaussier esperon ;

Mais

Fussiez-vous aussi fort com le fort Samson,  
Et fussiez si puissant com le roy Salomon,

nous ne trahirons pas le roi d'Angleterre en vous rendant, sans coup férir, chastel muni de noble garnison.

Adonques, en jure la sante Magdelaine,  
De là ne partirai de l'an ni de sepmaine.



Lozère. — Cascade de Bramabiau

Le connétable livra l'assaut, ses troupes furent repoussées, et il tomba « dolent ».

...Quand malade se sent  
 Qu'il ne se puet aidier ainsi ne autrement,  
 A donc se fist couchier en un lit bel et gent.

De cette couche, d'où il ne devait pas se relever, il adresse l'adieu suprême « à douce France », à son roy, aux officiers de son armée, et remet avec la bannière et son épée le commandement au maréchal de Sancerre.

Je vous baille à garder de France la barné,  
 Et ceste espée ici qui est d'acier trempé  
 Renderes au bon roy de France l'érité.

Ayant dit, bientôt il mourut. Cependant, pressé des Français, le gouverneur de Châteauneuf avait sollicité et obtenu des assiégeants un armistice de quinze jours : passé ce délai, il devait se rendre s'il n'était pas secouru. Le maréchal de Sancerre lui rappela quand il fallut sa parole, et il offrit de rendre les clefs de la place à du Guesclin. Or le connétable venait de mourir. « J'irai donc, déclara l'Anglais, les porter sur son cercueil. » Et ainsi, en noble et touchante cérémonie, le grand homme, étendu dans sa tente sur un lit de parade, reçut le dernier trophée de sa valeur.

A Bertran sont venus et li ont présenté  
 Les clefs de lor chastel qui estoit bien fondé.

Cela se passait au hameau de l'Habitarelle, et un chétif, un informe « monument de marbre bleu », dressé dans le camp du connétable, en rappelle, sans qu'il soit nécessaire, le souvenir impérissable.